

Plein cadre

Reportage

Aider les migrants, « c'est normal, non ? »

Privilégiant la route de l'Espagne, les migrants africains sont toujours plus nombreux à passer par le Pays basque. Les militants qui les aident tentent de faire face. Témoignage de Michel

Un psy, bénévole d'Etorikinekin, en reçoit certains. « La priorité quand ils arrivent, c'est la santé. On leur fait faire un examen complet. » Lassiné tend sa carte individuelle d'admission à l'aide médicale de l'État ». Elle lui donne droit à des soins. C'est aussi le seul document officiel en sa possession. « Il s'en sert comme d'une pièce d'identité. Faute de mieux. »

« On était 140 dessus. Il y avait trois bateaux comme ça. Un a coulé. Un cargo a pu sauver trois personnes »

Mieux, c'est un passeport en bonne et due forme, souvent disparu au cours d'un périple chaotique. Lassiné a traversé cinq pays, un désert et une mer. Il montre ses cicatrices aux jambes, raconte le sale business du passage en Libye. « Ils nous mettaient derrière une clôture. Ils donnaient des coups de pelle de chantier. » Avant de jeter la « marchandise » sur des entonnoires gonflables. « On était 140 dessus. Il y avait trois bateaux comme ça. Un a coulé. Un cargo allemand a pu sauver trois personnes. Il nous a embarqués aussi. »

Zéro bla-bla

Michel a entendu des réticences. « Ça me touche, je suis quelqu'un de très sensible, je n'accepte pas leur situation et comment les États les traitent. » Il laisse à de plus éloquents la profession d'indigné en chaire. Lui agit, en plein réel, parce que « c'est normal, non ? ». Ancien ouïstot, il vit avec une pension de 800 euros. « On se contente de peu. Une fois par semaine, on a l'aide alimentaire d'urgence. On partage en quatre, point barre. » Etorikinekin donne « des coups de mains ». Paie des titres de transports, fournit des téléphones, dépose des vélos. « Un copain vient de m'apporter deux sacs de fringues. On se demande, quoi. »

Des établissements de la région « font leur boulot » et scolarisent des migrants. Michel tient au carré les dossiers de ses protégés. Il extrait une liste de fournitures pour la rentrée : « Là, on bataille pour réunir tout ça. Ça en fait, hein ! » Au mur, un calendrier noirci de rendez-vous et activités. « Personne ne s'ennuie. On les accompagne. Et eux ont du pain sur la planche. Lassiné, il a des cours de maths, de français. Donnés par des bénévoles. » Des clubs de sport ouvent leurs vestiaires aux « clandestins ». Des associations culturelles offrent des places à leurs manifestations. Parfois, au creux d'une institution, un préposé regarde ailleurs, appose un tampon. ...

Troisième clope. « Pourquoi tout ça ? Une taiffe profonde : « J'en ai jamais trop réfléchi, je suis à la retraite et je me sens encore utile. Je crois que ça m'aide à être en paix avec moi-même. » Lassiné revient avec un plat cuisiné et l'air de celui qui ne veut pas se planter. « Tu perds des petits trous, là et là. Tu mets deux minutes, ça suffit. »

(1) Certains piénon sont échangés.
(2) Avec les migrants, en basque.



Chez Michel, Lassiné fait les exercices d'une « Méthode progressive de lecture et écriture ». Le retraité héberge deux autres « sans papiers » dans son 3 pièces. Au Pays basque, le réseau militant est aussi discret que dense. Mais il « sature ». PHOTO BERTRAND LAPÈULE / A. SO.

PIERRE PENIN
ppenin@sudouest.fr

Assis à la table basse du petit salon, un garçon se tient penché sur un cahier. Écriture bouclée d'écolier, soignée et mal assurée. « Je n'ai jamais été à l'école », confie le jeune Ivoriten. Lassiné (1) fait partie du grand peuple de ceux qui fuient quelque chose. « Sans papiers », pour l'administration. « Les papiers, c'est les hommes qu'ils ont inventés », envoie valdinguer Michel. Il a 66 ans. Petit bonhomme sec et « cash », il roule à la chaîne des cigarettes de tabac blond et « assume tout » : dans son modeste 3 pièces bayonnais, le retraité héberge trois personnes « en situation irrégulière ». « Ça aussi, c'est une invention. »

Michel milite dans le collectif Etorikinekin (2), solidaire des migrants au Pays basque. Il a toujours milité. « À l'époque, j'étais à AC ! Pays basque, pour défendre les chômeurs. » Les murs traduisent en affiches et drapeaux un autre engagement : « Je suis indépendantiste, même si plus personne ne parle vraiment d'indépendance. » Tout fout le camp et ça Tenereve, Michel.

Anars et cathos

Le gouvernement italien (où siège l'extrême droite avec la Ligue du nord) a fermé ses ports. Les gardes-

Voilà un an et demi, il prend langue avec Etorikinekin. « J'ai dit que j'avais une piale chez moi, que je vis seul, que je pouvais accueillir. » Depuis, les hôtes défilent. « Lassiné est là depuis deux mois mais, en général, c'est deux ou trois semaines. » Le temps d'une étape sur la route de plus grosses agglomérations, voire d'autres pays. « Ou en attendant de leur trouver un hébergement pérenne, dans une famille. Mais c'est de plus en plus compliqué. Leur nombre augmente, c'est un truc de dingue. On manque de monde pour les accueillir. »

côtes libyennes accroissent leur pression en Méditerranée. Les exilés font désormais de l'Espagne la principale porte d'entrée en Europe (lire ci-contre). Puis l'un et la frontière française pagne les aimantant. « Et nous, on essaie de les aider comme on peut. Mais on sature. On ne peut plus en accueillir de nouveaux. » Pourtant, le réseau militant basque est dense.

Un jeune homme entre chez Mi-

chel, serre les mains qui se tendent. « Lui aussi est Ivoriten. Il est hébergé un peu plus loin, dans la rue. » À 100 mètres, sourit le garçon. Dans le quartier Saint-Espirit, Michel peut indiquer quatre ou cinq havres identiques au sien. « Mais vous en avez un peu partout dans Bayonne et sur la côte. Et puis beaucoup dans les villages. On fonctionne par comités locaux. » Le comité de Saint-Jean-Pied-de-Port, Saint-Palais, La Bastide-Clairence, Maucaye, Mauléon... « Parfois, c'est quel qu'un qui prête un terrain pour des tentes. » Vieux, jeunes, anars, cathos, paysans, profs... « Vous avez des gens tout profil qui aident. »

L'ESPAGNE, PREMIÈRE PORTE D'ENTRÉE

En janvier, Fabrice Ligerri constatait une augmentation importante du nombre d'immigrés illégaux arrivés en Espagne. Mais le patron de Frontex, l'agence européenne de contrôle des frontières extérieures, n'imaginait pas que cette route supplanterait l'Italie et la Grèce. Il qualifiait de « pas très nombreux » ceux qui cherchaient des itinéraires alternatifs aux deux grandes voies méditerranéennes. En 2017, pourtant, le nombre des mi-

« Des coups de pelle » D'une pièce voisine s'échappent des mots d'anglais. « J'héberge aussi un Camerounais et un gars de Sierra Leone. » Le premier, « c'est un enfant des rues », avec tout ce que l'expresion charnie de non-dits. « Il a été abandonné à 9 ans. Il a morflé. Il a beaucoup de violence en lui. Il y a parfois des crises. Il faut gérer l'assuance ça aussi. J'ai décidé de faire confiance. » Michel raconte « des mecs traumatisés qui ne dorment pas beaucoup ». « L'un d'eux m'a dit qu'il avait peur de prendre un coup de couteau dans son sommeil. Je les retrouve dans le salon, sur Internet. » La nuit est longue.

grants entrés par l'Espagne a plus que doublé, de quelque 10 000 à près de 23 000 personnes. Depuis mi-juillet, c'est bien le premier chemin d'entrée avec plus de 18 000 arrivées depuis le début de l'année. Beaucoup prennent le chemin de la France via l'un. La ville frontalière qui voyait des migrants tenter le passage au comptoir quotidien. Bayonne est l'étape suivante.